

Zeitschrift:	Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne
Herausgeber:	Université de Lausanne, Faculté des lettres
Band:	5 (1972)
Heft:	1
Artikel:	L'Ile ou la tentation de l'innocence
Autor:	Godel, Catherine
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-871007

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'ILE OU LA TENTATION DE L'INNOCENCE

L'Ile, c'est un roman d'aventure, celle des révoltés du *Blossom*, navire de Sa Majesté Britannique, qui tuent leur capitaine, s'emparent du bateau et vont s'établir sur une petite île du Pacifique, emmenant avec eux douze Tahitiennes et six Tahitiens. Parmi les vingt-sept habitants de la colonie, de graves conflits se font bientôt jour ; ils dégénèrent très vite en une guerre meurtrière qui ne laissera plus en vie que deux hommes, un Britannique et un Tahitien, et onze femmes. On aura reconnu l'incident historique de la mutinerie du *Bounty*, survenu à la fin du XVIII^e siècle. Mais *L'Ile* n'est pas un roman historique ; l'événement réel auquel il se réfère ne sert qu'à créer une situation particulière, que l'auteur a exploitée avec les seules ressources de son imagination romanesque.

L'Ile, c'est aussi une allégorie, la représentation symbolique d'un monde minuscule, perdu au milieu de l'océan, où s'affrontent et se déchirent des hommes réunis par le hasard et la force des événements, apportant avec eux dans ce coin de terre qui aurait pu être une sorte de paradis, leurs angoisses, leurs haines, leurs préjugés, leurs convictions.

L'Ile, c'est encore un art du récit, de la tension dramatique, dans les dialogues surtout, de l'analyse de caractères en situation, parfaitement intégrée à l'action ; c'est un maniement de la langue qui nous restitue le charme des traductions des romans anglais de cette époque¹.

L'Ile, c'est enfin l'aventure d'un homme, Adam Briton Purcell, troisième lieutenant à bord du *Blossom*, d'une piété profonde et partisan convaincu de la non-violence. Nous avons tenté de dégager de la trame du roman l'expérience que vit cet homme, pour deux raisons. La première naît du récit lui-même, où Purcell a presque continuellement le rôle de conscience privilégiée ; c'est à travers lui

que nous vivons cette aventure, son point de vue nous est offert comme une référence constante. La deuxième résulte d'un choix personnel ; la signification de cette expérience nous touche et nous avons été sensible à la leçon qui s'en dégage.

En effet, Purcell se présente à nous d'emblée comme un homme qui tente de préserver sa neutralité dans une situation où une telle attitude est impossible ; il se définit constamment dans son effort pour concilier l'inconciliable. Le livre est l'illustration de l'échec d'une telle tentative et de l'obligation pour un individu intégré à une situation donnée de *prendre parti*. D'autre part, aussi bien que l'histoire d'un échec, le roman est celle d'une initiation ; l'initiation de Purcell à la violence, comme attitude humaine, composante nécessaire d'une manière d'être politique et sociale.

Nous n'avons pas voulu donner un résumé de cette expérience, craignant qu'elle ne prenne un caractère trop schématique, voire même didactique ; nous avons préféré la suivre dans son déroulement romanesque, consciente toutefois des difficultés de cette démarche, dans la mesure où elle confère à notre étude un caractère de « notes de lecture » et où elle expose aux redites. Nous espérons ne pas nous étendre trop longuement sur certains chapitres, et ne pas être trop allusive pour d'autres. On nous pardonnera enfin de recourir à quelques citations pour les passages les plus significatifs.

* * *

Dès le début du roman, nous saisissons une des données essentielles du caractère de Purcell : officier à bord du Blossom, il ressent le privilège d'être bien habillé et suffisamment nourri comme une injustice, face à des hommes d'équipage maigres et harassés. En d'autres termes, Purcell n'assume pas les implications de son grade ; il se présente à nous comme un individu engagé dans une hiérarchie, et qui n'en accepte pas les conséquences.

Lorsque la mutinerie éclate, avec une rapidité et une violence terribles, Purcell n'y prend aucune part ; ou bien il est absent réellement de la scène, ou bien il en est absent « intellectuellement », comme stupéfié, et incapable d'intervenir. On pourrait dire qu'il se trouve dans la situation du non-initié qui voit se dérouler la « cérémonie » de la violence et du meurtre, qui regarde agir et se mouvoir des hommes participant à un monde qui lui est totalement étranger. Il est frappant de voir avec quel naturel ces hommes perpètrent

le meurtre, se meuvent dans un univers qui semble leur être parfaitement familier, en regard de l'immobilité glacée et fascinée de Purcell. Ce réflexe de paralysie est une constante de son attitude face au déchaînement de la violence ; nous le retrouverons donc tout au long du roman.

Purcell, d'autre part, est Britannique ; ce truisme nous amène à considérer une autre constante de son caractère : le don de l'humour. Lorsqu'il se trouve « promu » premier officier, faute de combattants, il n'est pas dupe de cette nouvelle situation ; il l'accepte cependant, bien qu'elle soit née de la violence et du meurtre. Là encore, tout se passe comme si Purcell *subissait* les événements de sa vie, alors même que la distance qu'il prend par rapport à eux le maintient dans l'illusion qu'il les dirige ; il ne deviendra véritablement maître de sa destinée qu'au moment où il aura renoncé à ce que nous appelons son « innocence », c'est-à-dire, en termes politiques, sa non-violence. Et nous touchons déjà là au cœur du problème : Purcell convertit sans cesse les données d'une réalité politique en termes moraux, ce qui le condamne irrémédiablement à l'impuissance. L'humeur qu'il ressent devant l'autoritarisme d'un Mason, second officier promu de lui-même au grade de capitaine, se tempère immédiatement d'un respect pour des lois non écrites, conférant au « seul maître à bord » des priviléges inviolables. S'il y a révolte chez Purcell, elle se situe à un niveau intellectuel et passif, et sert uniquement à préserver sa propre intégrité morale. Cette révolte est sans effet sur le plan de l'action, elle ne modifie en rien les données de la réalité, auxquelles elle se soumet implicitement. Le cas de Purcell est ici aggravé, dans le sens qu'il est un privilégié. Si cette gangue de désapprobation dans laquelle il s'enferme le satisfait, il devra s'apercevoir bien vite, à ses dépens et à ceux d'autrui, dans une douloureuse mise en question de son individu, qu'elle est loin d'en faire d'autres. Cette condition de privilégié, nous avons déjà dit qu'il en souffrait, qu'il ne l'assumait pas ; mais il n'imagine pas d'en sortir. L'aventure qui lui est offerte sera pour lui l'occasion d'une sorte d'éclosion, d'une nouvelle naissance, au moins aussi douloureuse et riche de promesses que la première. Ou, pour employer une autre image, disons que le miroir dans lequel il se rêve deviendra peu à peu un objet inutile, voire même dangereux, qu'il lui faudra abandonner, rejeter loin de lui.

Pour cela, il lui faudra accomplir un long et lent cheminement ; son itinéraire passera même par le sein maternel quand, sur l'île, il sera entièrement pris en charge par les femmes. Cette puissance fémi-

nine est symbolisée par la géante Omaata, à laquelle Purcell se livre comme un enfant ; son expérience amoureuse avec elle est une plongée dans le sein maternel, beaucoup plus qu'acte sexuel.

Les raisons pour lesquelles Purcell choisit de ne pas rentrer en Angleterre après la mutinerie ne sont pas données clairement. Lui-même revendique son statut de mutin, le fait qu'il ne soit pas intervenu après le meurtre de Burt, le capitaine : un tribunal le condamnerait certainement, dit-il. Ensuite, il n'a aucune attache en Angleterre. De ses deux raisons, la première est plus conforme à la réalité historique² qu'à une vérité psychologique du personnage. Purcell est un homme qui ne manque pas de courage (à ce stade du roman, nous avons déjà pu nous en rendre compte), ni de lucidité, ni d'un grand sens du devoir. La deuxième raison est plus satisfaisante, dans la mesure où nous ignorons tout du passé de Purcell. Un troisième élément n'est pas à négliger, c'est le fait que Purcell connaisse bien Tahiti, pour y avoir fait un séjour de six mois durant lesquels il a appris le tahitien. Ce fait est déterminant pour la suite des événements ; Purcell sera pris entre deux feux, il constituera une sorte d'état-tampon entre ses compatriotes et les Tahitiens, de par son rôle d'interprète. Il se trouvera dans une situation inconfortable, dont il tentera d'assumer l'ambiguïté. Nous retrouvons là ce trait essentiel de la nature du personnage : son incapacité et son refus de se définir à l'intérieur d'une société donnée. Non seulement Purcell a appris le tahitien, mais il s'est fait des amis à Tahiti ; il s'est trouvé de profondes affinités avec la nature tahitienne, malgré les énormes différences de traditions, de culture et d'éducation. Ambiguïté encore, soulignée par le contraste étonnant entre son physique nordique et la peau sombre, les cheveux noirs des Tahitiens.

Ce qui précède nous incline à penser que nous tenons là un des motifs déterminants de la résolution de Purcell : il ne va pas vers un inconnu terrifiant, ce qui est le cas des autres mutins, mais il va retrouver des amis, des gens dont il admire la simplicité, la noblesse de cœur, la dignité, la générosité, la manière édénique de vivre. Ceci ne nous est pas présenté dans le roman comme une raison de plus pour Purcell de ne pas rentrer en Angleterre. Il nous semble donc très intéressant qu'au moment où Purcell prend une décision qui va profondément bouleverser sa vie, les motifs ne nous en soient pas clairement donnés. Tout se passe comme si le personnage, à un tournant décisif de son existence, n'était pas en prise directe sur sa destinée, que les motifs profonds de son acte lui échappaient. En un mot, qu'il continue à jouer un rôle passif dans sa propre existence.

A Tahiti, Purcell rencontre Ivoa, qui deviendra sa femme. La charge symbolique de ce nom est évidente, comme celle du prénom de Purcell, traduit ou plutôt adapté en tahitien: Ivoa-Eve et Adamo-Adam formeront le couple-type de l'île, qui sera à la base de la première génération ; vers la fin du roman, Ivoa mettra au monde le premier enfant de l'île. D'autre part, le second prénom de Purcell l'enferme dans son appartenance à une race étrangère, dont il reste prisonnier³. A ce niveau, une fois de plus, nous retrouvons l'ambiguïté essentielle au personnage : Purcell, c'est à la fois l'homme qui va créer une nouvelle génération, inconnue jusque là, qui est la source d'un nouveau départ ; et c'est un homme qui porte en lui, indéracinables et évidents, les signes qui font de lui un pur Britannique. Parmi ces signes, le puritanisme en matière sexuelle, qui se traduit, en regard de la liberté des Tahitiens, par une gêne pudibonde, un refus de participer aux jeux de l'amour, une monogamie à toute épreuve. Ceci n'est pas sans importance pour notre propos, comme nous le verrons plus loin. Autre signe, son esprit de sérieux souvent moqué par les Tahitiens, la lourdeur et la gravité avec lesquelles il envisage la réalité, face à leur côté léger et rieur, sa susceptibilité, ses brusques flambées de colère qui empourprerent son teint clair d'homme du nord, les remords ou les regrets qu'il remâche, les soucis qui assombrissent son front. D'une manière générale, alors que les Tahitiens vivent l'instant, le passé et le futur s'évanouissant ensemble dans l'irréalité de ce qui n'est pas immédiatement vécu, Purcell alourdit sa vision de la vie de tout le poids du passé connu et de l'avenir inconnu. Quand il retrouve Otou, son ami, père d'Ivoa, il vit un moment d'intense bonheur, immédiatement gâché par la perpétuelle présence du futur : le regret le point de ne pouvoir prolonger cet instant, révélant l'inlassable désir de l'Européen d'installer ses sentiments dans une durée, d'instaurer un monde régi par le temps.

A Tahiti, les fusils sont « tabou ». C'est une raison de plus pour Purcell d'adhérer profondément à un style de vie qui correspond à ses convictions les plus ancrées, à ses options les plus fondamentales. Cependant, quand les Tahitiens qui les ont accompagnés sur l'île auront éprouvé les sentiments racistes d'une fraction importante des Britanniques, et que les rapports de force se seront établis, ils n'hésiteront pas à abandonner leur attitude pacifique et à prendre les armes (au sens propre : ils les voleront aux Britanniques). C'est pour eux une simple question de légitime défense contre les injustices dont ils sont victimes. Purcell, consterné, verra se développer alors tout naturellement chez ces gens dont il admirait l'« innocence » un art de la

violence allié à la ruse instinctive et à l'adresse guerrière. Il se retrouvera complètement seul, rejeté des uns et des autres, muré dans son refus du mal incarné dans le recours à la violence. Il tentera pathétiquement de lutter contre le déferlement du meurtre, ballotté par les événements, peu à peu conscient de l'erreur fondamentale de son attitude. Celle-ci, qui lui est dictée par ses répugnances les plus enracinées, lui apparaîtra progressivement comme la source des catastrophes qui s'enchaînent à un rythme de plus en plus précipité. Haï de ses compatriotes, auprès desquels sa générosité et sa compréhension à l'égard des Tahitiens l'ont rendu plus que suspect, objet de méfiance et de mépris pour les autres, il lui faudra péniblement naître au monde de la violence, renoncer à son rêve d'innocence. Il retrouvera alors, dans la très belle image symbolique qui clôt le roman, dans l'éblouissement de la fraternité reconquise, une place dans un univers bien éloigné du rêve qu'il avait nourri, mais riche de toutes les promesses d'une nouvelle réalité reconnue et acceptée.

Sur le bateau qui emmène la petite colonie à la recherche de son île, les premiers germes de la guerre sont là : douze femmes pour quinze hommes. Quand la pluie se met à tomber après des jours et des jours de sécheresse, tout le monde se déshabille sur le pont, et les femmes se mettent à danser ; les matelots les regardent, et Purcell a cette réflexion significative : « Voilà un tableau presque biblique (...) Le Tahitien, c'est l'homme à l'état d'innocence. Et le Peritani⁴, c'est l'homme après la faute. »⁵ Ici, l'on s'étonnera peut-être que nous n'ayons pas prononcé, à propos de Purcell, le mot de christianisme, que nous n'ayons pas parlé d'attitude chrétienne, d'observance des commandements. Purcell est chrétien, c'est bien évident, et l'on pourrait voir, dans le roman, à travers lui, une mise en accusation du commandement : « Tu ne tueras point. » Cependant, il nous semble que le respect de la vie n'est pas spécifique au christianisme. D'autre part, cette attitude chez Purcell n'est qu'une des manifestations d'une manière d'être beaucoup plus globale. Cette « *Weltanschauung* » est sans conteste conditionnée par la civilisation chrétienne à laquelle Purcell appartient, mais ce serait limiter à l'extrême la portée du roman que de l'enfermer dans cette seule dimension. L'expérience de Purcell dépasse de loin ce cadre et met en cause une attitude humaine plus large. Mais il ne faut bien entendu pas perdre de vue que les données du problème découlent d'une vision chrétienne du monde, et comme telles, immédiatement saisies et appréciées par le lecteur, même s'il a cessé de croire. Ce qui revient à dire qu'il n'est pas question ici du christianisme en tant que foi,

mais en tant que système de structures mentales, en un mot civilisation. C'est l'univers du roman et c'est aussi le nôtre. Ce qui précède paraîtra peut-être un truisme, mais il est nécessaire de le préciser pour éviter une interprétation trop limitative du personnage de Purcell. Ce n'est pas un chrétien qui lutte pour sa foi, c'est un homme qui défend la place qu'il s'est trouvée dans un monde régi par des lois chrétiennes... et nous en sommes tous là !⁶

C'est aussi sur le bateau qu'éclate une discussion entre Mason et Purcell, sur l'éventualité de la présence d'habitants dans l'île qu'ils recherchent. Purcell reste stupéfait devant la résolution de Mason d'occuper l'île de force et d'en massacrer les habitants. Il affirme son refus de tirer, même s'il est attaqué. Ce droit ne lui est pas contesté par Mason, mais son attitude l'amène à être écarté de l'action : sur l'ordre du capitaine, il restera à bord, avec les femmes ; le débarquement se fera sans lui. Une fois de plus, Purcell traduit en termes moraux (respect de la vie et de la propriété d'autrui) un problème d'action dont l'urgence lui échappe, alors même que sa vie est en danger et qu'il n'a en fait pas le choix.

Une autre scène provoque la stupéfaction de Purcell : Mason apprenant aux Tahitiens à tirer au fusil. Son intervention indignée se solde par un échec, et il reste frappé par la transformation des Tahitiens sous l'effet de la puissance conférée par les armes. Les femmes assistent à la scène, silencieuses et désapprobatrices. Elles sont ici les alliées de Purcell dans son refus de la violence, elles incarnent la paix, la douceur, la raison dans un monde enfiévré de meurtre, la vie dans sa pérennité. Mais plus tard, quand Purcell lui-même sera menacé, et devant son refus entêté de se défendre, elles prendront les armes avec un calme courage, pour sauver la vie de celui qu'elles considèrent comme le meilleur, malgré cette folie pacifiste qu'elles ne comprennent pas et dont elles sourient comme d'un caprice d'enfant. Purcell sera pris en charge par elles, veillé jour et nuit, sauvé malgré lui. Mais il viendra un moment où les femmes elles-mêmes seront impuissantes, et où enfin Purcell devra faire son choix.

Après l'installation dans l'île, le premier événement marquant est l'assemblée tenue par les matelots, pendant laquelle, par un vote, ceux-ci décident de ne plus donner leur titre aux officiers. Purcell accepte la chose avec naturel : il n'exerce plus les fonctions d'officier, il est donc normal qu'on ne le traite plus comme tel. Bien plus, cela le soulage, lui qui n'a jamais assumé sans gêne ses prérogatives de supérieur. Ce n'est pas une fuite devant les responsabilités, c'est

la délivrance d'une hiérarchie qu'il considère comme injuste. Cependant, le bénéfice qu'il pense tirer de cette situation nouvelle : un rapprochement, une fraternité plus grande, est illusoire. Avec son titre, la distance qui le sépare des hommes est bien loin de disparaître ; au contraire, la façon même avec laquelle il accepte d'abandonner les marques de sa supériorité le rend suspect et cet abandon ne change rien à sa nature. Il ne sera jamais un matelot, sa culture, son éducation et sa sensibilité l'ont marqué à jamais et rejeté dans le camp de ceux qui sont nés au haut de l'échelle sociale.

Le deuxième événement est la soudaine apparition d'une voile à l'horizon, qui suscite l'anxiété parmi les Britanniques. Purcell s'est lui aussi rendu au sommet de la falaise pour observer la frégate ; il n'est pas très à l'aise, ses jambes tremblent ; dans un mouvement, sa main tombe sur des fusils chargés. « C'était fou ! Des fusils contre une frégate ! Quant à lui, pour rien au monde, il ne consentirait à tirer sur qui que ce soit. » Et cependant, Purcell prend un fusil sur ses genoux ; il considère l'arme, la trouve belle. « Quel dommage que l'arme eût cette destination inhumaine ! » Non seulement il la trouve belle, mais elle le rassure ! « Il caressait l'arme sur ses genoux : il la sentait peser sur eux, lourde, chaude, amicale. Ses jambes s'étaient arrêtées de trembler. »⁷ Ce passage est révélateur de ce qu'il faut bien appeler la mauvaise foi de Purcell. Séparer, comme il tente de le faire, la beauté plastique de l'objet de la puissance qu'il représente est une opération dont l'ambiguïté nous apparaît immédiatement. Car il est évident que ce n'est pas l'élégance du fusil qui le rassure, mais bien la puissance que l'arme recèle. Purcell est ici fasciné par la potentialité de l'acte de tuer, contenue dans l'arme. Il n'est pas conscient de cette situation paradoxale, mais Mason s'en avise, et sa pensée l'exprime avec justesse, quoique avec dédain : « Mason (...) aperçut l'arme que Purcell avait sur les genoux et pensa *même Purcell, même cet agneau...* »⁸ Et c'est peut-être précisément cette brutalité dédaigneuse qui nous fait ressentir avec acuité l'ambiguïté de la position de Purcell.

Les premiers conflits éclatent, très violents. A l'issue d'une scène terrible, les matelots veulent pendre Mason. L'intervention de Purcell se solde à nouveau par un échec ; le mot « meurtre » qui, pour lui, a une résonance si violemment affective, ne rencontre aucun écho. Il ne parvient pas à faire partager ses propres convictions, son émotion lui enlève tous ses moyens de persuasion. C'est par un hasard que Mason est sauvé. Et il reproche à Purcell sa conduite : « Votre devoir était de vous opposer par la force — je dis bien : par la force — à ces mutins au lieu de traiter avec eux. »⁹ Ce reproche concerne

un épisode bien précis, et dans ce cas-là, Mason a tort : Purcell ne pouvait rien faire, ç'aurait été du suicide. Cependant, pour nous, ces mots prennent une résonance particulière, et nous ne sommes pas loin d'y voir la sanction prophétique de l'attitude de Purcell. Car, dès le premier vote du « parlement » qui s'est institué sur l'île, mené de main de maître par ce politicien-né qu'est Mac Leod, l'opposition minoritaire, avec Purcell à sa tête, est allée d'échec en échec. Purcell joue le jeu de la diplomatie avec empressement, s'imaginant par là « limiter les dégâts » et éviter le recours à la force : tant qu'il y aura des débats et un vote, les choses se passeront « légalement ». Mais cette illusion se brisera quand le racisme et l'injustice de ses compatriotes (les « Noirs » sont bien sûr écartés de toute délibération) auront poussé les Tahitiens à prendre le maquis et à lutter ouvertement contre les Britanniques.

La scène du partage des femmes est très importante, car c'est là que se cristallisent tous les éléments de la catastrophe, maintenus en latence jusqu'ici. Purcell s'élève contre la décision d'exclure les Tahitiens du partage, et Mac Leod l'abreuve de moqueries. Purcell répond avec calme et provoque l'admiration de Baker, un de ses amis : « Dédain pour dédain, Purcell battait Mac Leod tous les jours. Ça avait plus de classe : on ne sentait pas l'intention de blesser. »¹⁰ Victoires de prestige, hélas ! qui remportent notre adhésion mais s'avèrent totalement inefficaces : la scène du partage des femmes se termine par la défaite complète du clan Purcell, et amorce la désaffection d'une partie des Tahitiens, injustement privés de compagne. La solitude de Purcell commence, et ne fera que s'accentuer jusqu'au bain de sang final.

C'est à Purcell que, significativement, Baker remet son couteau lors de son affrontement avec Mac Leod au sujet d'une femme : dans son souci de ne pas céder à toute la violence qui est en lui, il confie son arme à celui-là même qui la rendra inoffensive. Mais ensuite, quand Smudge réclame Ivoa, la femme de Purcell (ils se sont mariés sur le bateau selon les rites de l'église d'Angleterre), celui-ci est tout d'abord envahi par la stupeur et l'incrédulité ; puis il sent dans sa poche le couteau de Baker. « Le manche était dur et chaud et son contact lui fit plaisir. « Je comprends qu'on en arrive à tuer », pensa-t-il, les phalanges crispées sur le couteau. Aussitôt un flot de honte l'envahit. Il lâcha l'arme, et sortit la main de sa poche. »¹¹ Réaction caractéristique : la honte ; la violence est une chose humiliante à laquelle on cède, par laquelle on est vaincu, de laquelle on sort diminué et avili. Ces brusques assauts auxquels Pur-

cell est soumis, ces flambées de haine incontrôlable, il parviendra à les surmonter ; et même quand, poussé par son instinct de conservation, il s'acharnera sur un adversaire, déjà mort sans qu'il le sache, il ne fera que céder à l'une de ces tentations qui l'ont assailli dès le début de son aventure sur l'île. Ces épisodes ne sont que des étapes de son initiation ; pour que celle-ci soit achevée, il faut, de la part de Purcell, une prise de conscience raisonnée et lucide ; il faut qu'il accepte la nécessité du recours à la violence dans certaines circonstances, la nécessité d'un choix à opérer pour trouver une place dans un monde qui n'est pas régi par les lois utopiques de l'innocence, mais un monde bien réel, dans les lignes de force duquel il faut admettre la violence.

Lors d'une visite, Mason révèle à Purcell l'existence de la grotte qui jouera un grand rôle dans la suite, nous le verrons. Il lui demande de l'aider à y transporter des armes et des munitions pour pouvoir éventuellement tenir en échec une armée lancée contre eux. Refus de Purcell, qui ne veut pas se faire complice de meurtres et commettre, après le crime de mutinerie, celui de rébellion. Cette réponse ne nous surprend pas. Mais ce qui est intéressant, c'est que, tout à la fin du roman, Purcell acceptera l'idée de tirer sur des compatriotes, dans des circonstances bien précises. Sans effet immédiat sur sa propre situation, cette attitude nouvelle marquera ce que l'on pourrait appeler sa conversion, l'abandon du rêve d'innocence. Il la revêt en pleine connaissance de cause, alors qu'elle ne peut plus rien changer à son sort, lui-même désespéré. Il sera alors au bout du chemin. Et peu importe qu'il soit sauvé malgré tout, puisqu'il aura accompli l'itinéraire difficile qui l'a mené du pacifisme irraisonné bousculé par les événements, à la maîtrise de sa destinée.

Dans une conversation avec Ivoa, Purcell apprend avec chagrin et un profond sentiment d'injustice, que les Tahitiens lui en veulent. « Ils disent que tu traites tes amis comme des ennemis » lui dit Ivoa¹². Purcell se sent alors très seul. Mais il ne doute pas encore : ce sont les autres qui se trompent, d'où le chagrin et le sentiment d'injustice, réactions passives qui ne remettent pas en question sa propre attitude. Absolument certain d'avoir raison, Purcell ne se voit pas d'autres possibilités d'action, tant ses actes sont en accord avec ses convictions profondes. Ce qu'il incarne, ce que nous avons appelé la tentation de l'innocence, prend alors pour les Tahitiens l'image de la sainteté. Purcell est déclaré « moá », saint, hors des normes. Il accepte cela avec soulagement, car il est impuissant à expliquer sa conduite : bien que persuadé d'avoir raison, il n'arrive pas à faire partager cette conviction. Là encore, Purcell se situe dans

un absolu dont les données ne sont pas assimilables à celles de la réalité politique dans laquelle il est engagé. Mais, s'il accepte cette « canonisation » avec soulagement, il en éprouve aussitôt de la honte et de la gêne, car il sent bien que là n'est pas la clé du problème et qu'en fait, cela ne résout rien : « Quel imposteur je suis ! » Nous retrouvons ici cette passivité du personnage qui se laisse mener par les décisions d'autrui, investir d'une singularité à laquelle il ne croit pas, mais qu'il tolère, par une sorte de paresse. Les avertissements, pourtant, ne lui manquent pas. Nous avons parlé de ceux de Mason ; c'est maintenant son ami Baker qui le met en garde : « Pour vous, la vie d'un homme est sacrée. Mais c'est là qu'vous vous gourez, lieutenant. Vous verrez c'que ça nous coûte d'respecter la vie de Mac Leod. »¹³ Dans son langage simple, Baker fait le point ; mais Purcell n'est pas encore en mesure de l'entendre.

A Noël, quelques semaines seulement après l'installation dans l'île, il y a quatre partis en présence, sur vingt-sept habitants ! Purcell tente de ramener l'unité en proposant de prendre le repas de Noël en commun. Il essuie partout des refus. Seuls, Mehani, le frère d'Ivoa, et Itia, sa « vahiné », répondent à son invitation. Mehani est autorisé à le faire, parce qu'il feint, aux yeux des autres Tahitiens, de croire que Purcell est « moá » ; sinon, il serait un traître d'accepter l'invitation ; et si Purcell n'est pas « moá », il est complice des injustices de ses compatriotes. Cela frappe beaucoup Purcell, puisqu'il ne croit pas en sa sainteté. Comment concilier les deux choses ? Ni saint, ni complice ; alors quoi ? Il faudra choisir. Ou trouver un autre terme. Purcell en est incapable : il refuse de se poser la question. Il nourrit encore l'illusion d'être une victime de l'injustice et de l'incompréhension d'autrui, subissant la pression d'éléments extérieurs contre lesquels il lutte sans mettre en cause un seul instant sa propre responsabilité.

Nous avons là un nouvel échec de l'esprit de conciliation. Il est évident pour nous que cette politique est vouée à l'inefficacité, et il faudra bien que Purcell s'en avise. La situation est si dégradée que nous ne sommes pas surpris de ces échecs. Mais au départ déjà, les données étaient si mauvaises que l'attitude de Purcell ne pouvait pas réussir. Il a donc commis l'erreur d'un refus d'analyse lucide de la réalité. Quand nous disons erreur, il y a dans le cas de Purcell quelque chose de plus, et c'est cela qui rend le personnage si attachant : dans ce refus d'analyse, il y a bien plus qu'une erreur ; il y a un aveuglement profond, prenant ses racines au cœur de son être, dans ce rêve généreux et illusoire, cette volonté d'accorder ses actes à ses convictions, ce désir de vivre en harmonie avec soi-même ; tour

d'ivoire confortable et néfaste, forcée d'éclater dans la brutale confrontation avec la réalité. Le drame ici, c'est que l'individu Purcell n'est pas seul en cause ; sa tentative de réaliser une harmonie individuelle au sein d'une société disparate et divisée se soldera par une catastrophe. Dans son refus de modifier l'image qu'il se fait de lui-même, d'abandonner le miroir rassurant devant lequel il se rêve, Purcell se rend coupable de la pire des intolérances, celle qui commence par soi-même.

Après le partage des femmes, le partage des terres est l'occasion d'une nouvelle injustice commise au détriment des Tahitiens, injustice grave qui correspond à une déclaration de guerre. Dans la discussion, significativement, les mots qui reviennent le plus souvent dans la bouche de Purcell à l'adresse de Mac Leod sont « Vous ne vous rendez pas compte », « vous ne comprenez pas ? » Ils soulignent l'aveuglement de Purcell qui croit pouvoir encore expliquer quelque chose, convaincre Mac Leod de son erreur. Les actes de ce dernier sont dictés par une volonté délibérée, et non pas faussés par une ignorance involontaire. Purcell projette sa propre image sur l'autre et refuse d'en voir la vraie nature. Lorsque Mac Leod, exaspéré autant par l'incompréhension de Purcell que par la résistance dialectique qu'il lui oppose, avoue brutalement qu'il sait fort bien où il va, Purcell n'a qu'une très pauvre réponse à lui faire, nourrie de sa seule indignation. Encore une fois, il se trouve complètement désarmé et impuissant devant l'acceptation du recours à la violence. La répartie de Mac Leod est un commentaire suffisant à cette impuissance : « J'ai bien de la peine pour vos petits sentiments, Purcell, mais si vous n'avez plus rien à dire, on pourrait peut-être passer au vote. »¹⁴ C'est à nouveau un adversaire qui commente le mieux l'attitude de Purcell. Il est condamné à être froidement jugé par ceux-là même auxquels il s'oppose, tant que cette lucidité lui est refusée ; mieux, ses ennemis se servent de son pacifisme et en tiennent compte, comme d'un élément qui leur est utile ! Purcell n'est qu'un objet entre leurs mains, tant qu'il n'aura pas décidé d'être sujet. Le jeu du parlement, qu'il a accepté de jouer, se tourne dès lors contre lui ; il se retire de l'assemblée, non sans un amer sentiment de l'inefficacité de son geste. Purcell fait ici preuve d'une certaine lucidité, mais aussi d'une incapacité à trouver une solution de rechange, en dehors du recours à la force, qu'il refuse toujours. Il nous apparaît comme un homme qui ne veut pas renoncer à un luxe, face à des gens qui vivent dans le nécessaire.

Sa proposition de partager son lopin de terre avec les Tahitiens qui en sont privés se heurte à un refus de la part de ceux-ci. La générosité, les bonnes intentions ne sont plus de mise ; elles sont jugées impitoyablement, taxées même d'hypocrisie ; d'échec en échec, le bilan se fait lourd. Dans sa discussion avec Tetahiti, le chef des Tahitiens, au sujet de la guerre imminente, Purcell réaffirme sa conviction qu'il ne faut pas verser le sang. Le verdict tombe, solennel : « Alors, tu es l'ami du mauvais chef. »¹⁵ Purcell est pris au piège, il cherche désespérément une issue à ce dilemme dans lequel on l'enferme constamment. Il met en avant sa démission de l'assemblée et sa proposition de partage ; réponse de Tetahiti : « Il ne suffit pas d'être bon. Tu dis : « Je partage avec vous l'injustice. » Mais cela ne supprime pas l'injustice. »¹⁶ La vision du Tahitien est réaliste et indiscutabile. Purcell reste sans réponse, jusqu'à ce que tombe enfin la définition la plus juste, dans son laconisme brutal : « Adamo ne veut pas agir pour empêcher l'injustice. C'est en cela qu'il est, comme je l'ai dit, l'ami du mauvais chef. Et l'ami du mauvais chef n'est pas le nôtre. »¹⁷ Pour les Tahitiens, il n'existe désormais plus aucun autre moyen que la guerre pour faire reconnaître leurs droits. « S'il y a la guerre, tu devras choisir ton camp » dit Tetahiti avec gravité.¹⁸ Purcell refuse une fois de plus d'envisager un tel choix et affirme sa neutralité en cas de conflit ; cette position, qu'il croit encore possible, s'avèrera très vite intenable, et, suivant les paroles de Tetahiti, il devra « choisir son camp ». Mais ce choix, et surtout la prise de conscience de la nécessité d'en faire un, s'opérera douloureusement, dans la remise en question de toutes ses structures mentales. Pour le moment, le doute n'a pas encore effleuré Purcell, son illusion est entière de pouvoir vivre l'état d'innocence dont il rêve.

L'attitude des Tahitiens amorce chez Purcell une réflexion sur la sauvagerie qui peut s'emparer d'eux dans certaines circonstances. Cette réflexion révèle son incapacité à « faire le joint » entre la douceur, la gentillesse, la politesse de ces hommes, et la haine que leurs yeux veloutés, leurs traits ronds peuvent respirer ; comme si l'on ne saurait être que poli, ou que sauvage, ces deux qualités ne pouvant en aucun cas se retrouver chez le même individu, constituer chacune un élément de sa personnalité. Purcell ressent ces deux aspects comme aussi irréductibles et monstrueux que la présence simultanée du sexe masculin et féminin dans une seule et même personne. Nous n'en sommes pas surpris, puisque nous savons qu'il s'applique à écarter en lui toute tendance à la violence, à la nier, comme incompatible avec l'image qu'il se fait de lui-même. S'il acceptait cette double présence, son être lui deviendrait inexplicable et monstrueux.

La guerre éclate. Pendant la scène du meurtre des deux Tahitiens, Kori et Mehoro, Purcell joue un rôle complètement passif : « pâle et pétrifié (...) figé à l'endroit où on l'avait placé (...) il baissait la tête et ses bras pendaient le long de son corps (...) il tressaillit, parut se réveiller »¹⁹ ; tous ces termes concourent à donner l'image d'une immobilité impuissante, celle d'un homme qui assiste à un cauchemar, d'un dormeur horrifié. Il semble que l'éclatement de la violence plonge Purcell dans un état voisin de la catalepsie, dans une hypnose fascinée ; on dirait un homme aux portes de l'enfer, et qui y plonge des regards « étonnés ». Rappelons-nous ses réactions sur le Blossom, lors des meurtres en série : même attitude pétrifiée, même impuissance horrifiée devant un monde incompréhensible, où ses semblables se meuvent pourtant avec une sorte de naturel horrible.

C'est alors que se place un incident d'une importance capitale : pour la première fois, Purcell est assailli par le doute. A la faveur de la solitude et de l'angoisse se glisse cette pensée : « Deux morts déjà ! Combien demain ? Est-ce qu'il n'aurait pas dû laisser faire Baker ?... Acheter la paix avec un seul mort ?... Non, non, dit Purcell presque à voix haute, on ne peut pas raisonner ainsi. C'est la porte ouverte à tout. »²⁰ Premier temps du doute : une réflexion qui concerne directement la situation, avec une référence précise aux acteurs du drame : les deux Tahitiens tués par Mac Leod, le geste de Baker le soir du partage des femmes; aussitôt, la reprise en main : « Non, non... » ; et la conséquence : « (...) il eut l'impression de s'être retrouvé... » Mais, deuxième temps du doute : « Au même moment, une idée lui traversa l'esprit et le figea. Il se demanda pourquoi le principe de respecter toute vie humaine lui paraissait plus important que le nombre de vies humaines qu'il pourrait sauver en renonçant à ce principe. »²¹ Ce deuxième temps du doute diffère essentiellement du premier, dans la mesure où l'interrogation ne porte plus sur une situation particulière, mais sur un principe qui détermine l'attitude de Purcell de façon générale ; c'est dire que la remise en question de tout l'être s'amorce. D'autre part, la réaction de Purcell au premier temps du doute, ce que nous avons appelé la reprise en main, s'effectue de façon raisonnée, elle s'exprime à l'aide du langage ; alors que la réaction au deuxième temps est purement instinctive, elle prend la forme d'une fuite ; non seulement la parole, mais la pensée se dissout devant la mise en cause essentielle : « Il y eut un déclic quelque part. Il cessa de penser. Il avait la tête levée et les yeux fixés sur les rayons obliques qui traversaient les palmes des cocotiers. Ça au moins, tant qu'il serait en vie, on ne pourrait pas le lui enlever. »²²

Nous avons parlé du puritanisme de Purcell sur le plan sexuel au début de cette étude, en nous réservant d'y revenir. Parmi les Tahitiennes, il en est une, Itia, qui désirerait que Purcell soit son « tané »²³. Elle est elle-même la « vahiné » de Mehani, mais n'en poursuit pas moins Purcell de ses candides avances. Leurs rencontres et la perpétuelle tentation à laquelle Itia soumet Purcell sont une sorte de leit-motiv, un contre-point à l'action principale. Cet aspect revêt toute sa signification, quand il s'avère que Purcell, maîtrisé par ses tabous et refusant de céder à Itia, perd, à un moment très précis, l'occasion d'éviter la mort de quatre de ses compatriotes. En restant fidèle à cet autre aspect de son image, il sacrifie, sans le savoir, la vie de quatre hommes.

Peu à peu, la solitude de Purcell se fait plus complète; condamné à mort par les deux camps, le seul parti de l'île qui le soutienne, c'est celui des femmes. Elles vont s'occuper de le défendre contre ses ennemis, mais aussi contre lui-même et ses idées de « moá ». Il est complètement assumé par elles, et sa passivité va atteindre son maximum. Les femmes n'incarnent plus ici la paix et la douceur ; elles se montreront aussi rusées et féroces dans la lutte que les guerriers. Cependant, ce qu'elles défendent par la force, ce sont bien les qualités de « sainteté » de Purcell, sa bonté, sa générosité, qui font de lui, à leurs yeux, le seul homme digne de survivre. Elles sont sensibles intuitivement à une certaine qualité de l'âme, qui rend Purcell irremplaçable et sa survie nécessaire. Mac Leod lui-même est parfaitement conscient de cet attachement et du danger de s'attaquer à Purcell ; dans son langage imagé, il décrit à Mason tout à la fois l'affection que les femmes témoignent à Purcell et leur volonté de le protéger. Nous ne résistons pas au plaisir de le citer : « Elles en raffolent de Purcell, c'est connu. C'est l'grand favori, l'ange ! Toujours à l'lécher, à l'cajoler ! C'est leur frère ! C'est leur bébé ! C'est leur Jésus ! Folles de lui ! Toutes. Visez-les un peu, cap'taine. Retournez-vous un peu, j'veux prie, ça vaut l'coup d'œil. Plus question d'rire, ou de chanter, ou d'tortiller les fesses en cadence. Regardez-les ! Des statues. Bouches cousues. Quenottes serrées. Les yeux comme des rasoirs... »²⁴

Les femmes, avec Omaata à leur tête, dévoilent leur projet à Purcell : le cacher dans la grotte aux fusils, jusqu'à la fin de la guerre. Dans un sursaut désespéré contre la passivité à laquelle on le condamne irrémédiablement, Purcell affirme sa volonté d'aller trouver les Tahitiens pour essayer de ramener la paix ; éternel leit-motiv, illusion absurde et généreuse : la paix n'est plus possible. Purcell s'entête, se raccroche à cette idée, même si elle risque de lui coûter

la vie, ce dont il est parfaitement conscient. Cette obstination provoque la colère d'Omaata : « O mon stupide petit coq ! grondait-elle, sa voix roulant comme un tonnerre. O mon orgueilleux petit coq ! Tu veux changer le ciel et la terre ! Ces hommes, reprit-elle en levant les deux mains, ont goûté le sang, et maintenant ils vont droit devant eux en tuant et en tuant, et toi, toi ! tu veux aller, tout nu et sans armes, pour rétablir la paix ! »²⁵ Et peut-être a-t-elle raison, et qu'il entre dans l'intransigeance de Purcell un peu de stupidité et beaucoup d'orgueil ; nous dirions plutôt un manque d'imagination, une incapacité et un refus d'envisager un monde régi par d'autres structures que celles qu'il a connues, et de l'assumer. Il faut, dans la difficile démarche où Purcell se trouve engagé, que deux opérations se fassent : la première, de prise de conscience, de reconnaissance d'une réalité ; la deuxième, de l'acceptation de cette réalité. Cette démarche passe nécessairement par la violence, et c'est là que Purcell s'achoppe désespérément.

Ayant finalement obtenu gain de cause, Purcell se met en route, guidé par Itia. Avant d'arriver au camp des Tahitiens, Itia lui demande de nouveau de « jouer » avec elle ; elle veut un enfant avant que tous les hommes ne soient morts : « Il regardait Itia. Il devait dire « non ». Pourquoi ? Pour qui ? Non ! Toujours non ! Non au petit enfant d'Itia ! Non à la joie d'Itia ! Non à lui-même ! Il secoua les épaules avec impatience. Tous ces *tabous* ! »²⁶ Le passage est important, car, sur le plan de la sexualité, il marque une révolte de Purcell contre ses propres principes. Il semble qu'il se dégage peu à peu de sa gangue de puritanisme et que, pour la première fois, il mette en question le bien-fondé de ses actes dans ce domaine. D'autre part, on peut se demander si, dans le mot « tabou », Purcell n'engage pas plus que la simple question du sexe, s'il ne pense pas aussi à son refus de s'engager dans la violence.

L'entrevue avec les Tahitiens aboutit à un échec, bien sûr. Au cours de la discussion, Purcell essaie de pousser Tetahiti à le définir. Celui-ci lui tend alors un miroir si ressemblant qu'un instant Purcell est prêt à s'y reconnaître ; en effet, le Tahitien lui déclare qu'il n'est ni un ennemi, ni un lâche, ni un traître, mais peut-être un homme habile. « La réponse tomba sur Purcell par surprise et le frappa de plein fouet. « Et si c'était vrai, pensa-t-il dans un éclair. Si je me trompais sur moi-même ? Si toute ma conduite, jusqu'ici, n'avait été qu'habileté, opportunisme ?... » Il était paralysé par le doute. A cet instant, il acceptait presque l'idée de lui-même qui lui était proposée. »²⁷ Rendons cette justice à Purcell : ce doute ne nous a pas effleurés. Mais il en est à un tel degré de désarroi que, dans ce monde

qui se défait autour de lui et en lui, il s'accroche à tout. Son image se brouille, il saisit celle qu'on lui présente et qui a l'avantage d'être claire et cohérente. Il n'est, provisoirement, plus en mesure de juger de la fausseté ou de la véracité d'une telle image : dès qu'il a commencé à douter, il doute de tout.

Nous arrivons maintenant à l'avant-dernière étape du long chemin de Purcell : la grotte. Loin de s'y trouver à l'abri, il est découvert par un Tahitien, armé d'un couteau et d'un fusil ; pris au piège, sans armes, Purcell connaît alors une panique sans bornes : il se sent livré nu et sans défense à son ennemi. C'est en comprenant soudain que celui-ci n'est qu'un lâche sûr de pouvoir le tuer facilement, qu'il recouvre son sang-froid, dans un brusque accès de fureur. Il cherche alors une arme et s'empare d'une grosse pierre. Il est intéressant que ce soit par une analyse du comportement psychologique de son ennemi que Purcell arrive à se débarrasser de sa peur ; en même temps, grâce au jugement qu'il porte sur lui, il est envahi par la haine et le désir de tuer. « Il regarda autour de lui, tâta ses poches, il n'avait même pas un couteau. *Pour la première fois de sa vie*, il regretta d'être sans arme. »²⁸ Il est évident que l'urgence de la situation pousse Purcell à recourir à la violence, mais il est significatif qu'il ne cède à la peur qui le paralyse qu'après une opération de sa raison, comme s'il se débarrassait là de ses ultimes scrupules. L'action se déroule de telle sorte que c'est sur un ennemi déjà mort que Purcell bondit et s'acharne, avec sa pierre d'abord, avec le couteau ensuite. C'est l'achèvement de la métamorphose, la naissance de Purcell au monde de la violence et du meurtre ; c'est l'initiation, mais elle n'est pas encore acceptée, loin de là : « Purcell détourna la tête, se leva et un flot de honte l'envahit (...) « C'est ça le meurtre », pensa-t-il, avec une terrible angoisse. Cette mécanique, cet enchaînement. Il s'était fortifié toute sa vie dans le respect de la vie. Et le moment venu, il s'était abattu sur son ennemi en hurlant comme une bête ! Il avait enfoncé le couteau des deux mains, ivre de sa victoire, haletant, inondé de plaisir ! »²⁹ Son ennemi étant déjà mort, l'acte de tuer lui est refusé, mais pas l'élan sauvage du meurtre ; innocent dans les faits, infiniment coupable dans les intentions ! L'épreuve est décidément bien lourde.

C'est alors que Purcell est assailli par le doute, une fois encore : « Il éprouvait une impression étrange. *Pour la première fois de sa vie*³⁰, il avait du mal à savoir ce qu'il pensait, ce qu'il valait. Il était là, dans cette grotte, à l'abri des combats, tournant le dos aux deux camps... »³¹ La belle image est définitivement ternie, Purcell ne sera

plus jamais « l'ange Gabriel », il est à l'orée d'un univers nouveau. Et c'est, blotti dans le sein d'Omaata et rompant les dernières digues de son puritanisme sexuel, qu'il fait ses premiers pas d'homme. La signification symbolique de la grotte est évidente ici : froide comme une tombe dans les angoisses mortelles, chaude et douillette comme le sein maternel entre les vastes bras de la Tahitienne.

Cependant, les événements se sont précipités : il ne reste plus en vie qu'un Tahitien, Tetahiti, et un Britannique, Purcell. Le Tahitien se déclare vainqueur et pose ses conditions. Dans une conversation entre les deux hommes, très importante car elle amorce le dernier virage, Tetahiti reproche à Purcell son attitude et lui impute toute la responsabilité de la guerre. Ceci n'est pas nouveau. Ce qui l'est, par contre, c'est que le Tahitien désigne avec précision le moment où Purcell aurait dû prendre parti ; il offre à ce dernier un repère qui lui permet de mesurer avec exactitude la fausse voie qu'il a suivie, et l'ampleur de son erreur. Il lui montre clairement la nécessité dans laquelle il était de s'engager à ce moment-là, et qu'il a négligée, parce qu'elle ne revêtait aucune réalité pour lui, qu'elle n'existant tout simplement pas : il pensait pouvoir se définir dans cette situation comme il l'avait toujours fait, par son respect de la vie humaine. Purcell, pour la dernière fois, refuse cette responsabilité et affirme son refus de verser le sang. Et c'est une référence directe à ses amis morts qui fait soudain chanceler sa conviction : c'est l'irruption brutale du doute, la troisième : « Que de morts on déposait à sa porte ! Une peur terrible le traversa. Et si c'était vrai ! Si c'était Tetahiti qui avait raison ! S'il s'était trompé depuis le début ! Pendant quelques secondes, il sentit sa tête chavirer comme si la raison d'être de toute sa vie était anéantie. »³² Un dur coup est porté aux dernières défenses de cette conscience courageuse et extraordinairement aveugle.

Voici maintenant la dernière étape, celle où tout se dénoue et où Purcell accède enfin à une nouvelle vision de la vie ; c'est alors qu'il est dans une situation désespérée qu'elle lui est offerte et qu'il l'accepte pleinement, qu'il y adhère, faisant ainsi la preuve que sa révolution est achevée ; rien ne lui est plus imposé, il agit pour la première fois en pleine connaissance de cause. Le miroir dans lequel il se mirait est rejeté au rang des choses mortes et inutiles, il va se dresser, responsable de son destin. Cela commence par une conversation avec Ivoa, au sujet du moment où il aurait dû prendre parti ; il se rend compte qu'elle est d'accord avec Tetahiti : « Elle aussi. Elle lui donnait tort, elle aussi. Une fois de plus, il se sentit seul.

Séparé de tous. Blâmé par tous. Et luttant de toutes ses forces pour ne pas se sentir coupable. »³³ Purcell fait ici le point de sa situation, et de ce grand désir d'innocence qui l'habite, l'isolant des autres, considéré par eux comme une faute ; c'est l'envers du miroir, qu'il ne tient plus maintenant que d'une main chancelante et mal assurée ; c'est son image renversée qu'il lit dans le regard des autres ; c'est cette image enfin qu'il faut qu'il accepte ! Sur une question brusque de sa femme : « Homme, si c'était à refaire ?... », Purcell répond : « Je ne sais pas. » Cette réponse significative amorce une réflexion qui se poursuit à des profondeurs qu'elle n'avait jamais atteintes : il n'est plus question d'un doute, ou plutôt le doute prend la forme d'une opinion que Purcell est en train de formuler ; le passage de la pensée constamment repoussée à la formulation est capital. Purcell analyse impitoyablement la fausseté de son attitude : « Il avait dit : « Je ne tuerai pas ! » Il avait cru choisir une attitude exemplaire. Et c'est vrai, elle était exemplaire ! Mais l'exemple était inutile. Personne ne pouvait se payer le luxe de le suivre (...) « Personne n'a pu suivre mon « exemple » ! Pas même moi ! »³⁴ Purcell pose enfin le problème en termes politiques, et fait sienne l'accusation tant de fois entendue sans l'avoir comprise : « Ces morts ! (...) Tout est ma faute ! »³⁵

A ce moment, Purcell s'est débarrassé de son rêve d'innocence, il en a reconnu le caractère fallacieux et dangereux ; il lui reste à définir sa nouvelle image. Il sait maintenant qu'il regrette de ne pas s'être joint aux Tahitiens quand il aurait dû le faire. Et quand Tetahiti lui demande quelle serait son attitude si un bateau britannique venait aborder dans l'île et leur causait du tort, Purcell répond sans l'ombre d'une hésitation qu'il se battrait contre lui avec des armes. Ceci nous est donné dans un pur dialogue, comme la preuve objective et incontestable de la transformation de Purcell ; plus de discours indirect libre ou de narration, des questions précises et des réponses brèves :

- « — Tu prends le fusil de Mehani ?
- S'il nous font tort, oui.
- Tu tires sur eux avec le fusil de Mehani ?
- Oui.
- Toi Peritani, tu tires sur des Peritani ?
- Oui. »³⁶

Le cycle est achevé, la boucle est bouclée.

Nous nous sommes interrogée sur la sévérité que nous manifestons à l'égard de Purcell et de son refus de s'engager ; s'est alors imposé à nous le sentiment que cette sévérité vise avant tout à nous rassurer sur notre propre tentation, dont nous nous croyons, par la grâce de la création romanesque, magiquement délivrée à la fin du roman : à notre tour, nous saisissons le miroir que nous tend l'aventure de cet homme, dans le besoin profond de nous y reconnaître.

Catherine GODEL.

NOTES

¹ Robert Merle a été professeur d'anglais à l'Université de Nanterre notamment ; il a, par ailleurs, fait des traductions de Swift, Caldwell, Webster ; sa thèse porte sur Oscar Wilde. — *L'Ile* a paru chez Gallimard en 1962. Nous utilisons pour nos références l'édition du Livre de Poche publiée en 1964.

² A la fin du XVIII^e siècle, les lois de la marine britannique étaient extrêmement sévères à l'égard des mutins ; pendaison et bagne étaient le lot des marins révoltés. Rares sont les histoires de mer appartenant à cette époque, sur lesquelles ne plane pas cette double menace.

³ Briton : Breton de Grande-Bretagne.

⁴ Transposition phonétique du mot « britannique » en tahitien.

⁵ *Op. cit.*, p. 66.

⁶ Pour simplifier, on pourrait dire que Purcell est non-violent avant d'être chrétien.

⁷ *Op. cit.*, p. 144.

⁸ *Op. cit.*, p. 145.

⁹ *Op. cit.*, p. 186.

¹⁰ *Op. cit.*, p. 209.

¹¹ *Op. cit.*, p. 237.

¹² *Op. cit.*, p. 270.

¹³ *Op. cit.*, p. 291.

¹⁴ *Op. cit.*, p. 318.

¹⁵ *Op. cit.*, p. 327.

¹⁶ *Op. cit.*, p. 327.

¹⁷ *Op. cit.*, p. 332.

¹⁸ *Op. cit.*, p. 332.

¹⁹ *Op. cit.*, pp. 367-368.

²⁰ *Op. cit.*, p. 375.

²¹ *Op. cit.*, p. 375.

²² *Op. cit.*, pp. 375-376.

²³ En tahitien, homme, amant, mari.

²⁴ *Op. cit.*, p. 475.

²⁵ *Op. cit.*, pp. 489-490.

²⁶ *Op. cit.*, p. 496.

²⁷ *Op. cit.* p. 504.

²⁸ *Op. cit.*, p. 528.

²⁹ *Op. cit.*, p. 532.

³⁰ La reprise de cette expression (que nous soulignons à dessein) est significative.

³¹ *Op. cit.*, p. 541.

³² *Op. cit.*, p. 634.

³³ *Op. cit.*, p. 647.

³⁴ *Op. cit.*, p. 648.

³⁵ *Op. cit.*, p. 650.

³⁶ *Op. cit.*, p. 660.

